

Anne Segal

Entrée en *matière*

Petites réflexions sur l'oralité du poème

Pour un comédien, comment lire un poème ? Se poser la question c'est déjà entrevoir qu'il y a dans cet exercice, une difficulté. Qui pourrait être la même que celle de tout texte littéraire, et pourtant l'abord d'une prose ne nous impressionne pas autant. Ce qui nous porte alors c'est l'histoire, la narration de l'auteur, et nous n'éprouvons pas de manière aussi pressante la nécessité de faire entendre à nos oreilles les sons de ces mots-là. Car qui dit poème dit vers, dit une certaine manière d'ordonner la pensée, les images, le langage même, aussi bien dans le fond que dans sa forme écrite.

D'autre part, la poésie contemporaine, libérée de tout académisme, nous surprend sans arrêt : découvrir un nouvel auteur s'accompagne le plus souvent d'une nouvelle manière d'envisager ce qu'est un poème. Certains restent attachés au vers comme repère quand d'autres le réduisent parfois à un seul mot, à un article, ce qui ne facilite pas son appréhension. Car ce que nous cherchons dans chaque poème, c'est avant tout son rythme, sa musique, au mieux le souffle qui l'a vu naître. Il est certain que les poèmes qui conservent dans leur forme une apparence « classique » sont a priori plus commodes à saisir : la consistance de chacun des mots contenus dans le vers imprime déjà dans la bouche un rythme. Lorsque le poète réduit le vers jusqu'à l'extrême, nous vient la nécessité de pratiquer un travail archéologique afin de retrouver le souffle initial, le support sur lequel asseoir un rythme d'énonciation sans lequel le poème, à proprement parler, disparaîtrait pour l'auditeur. Est-ce à dire que la lecture d'un poème serait plus difficile que celle d'une prose ? Peut-être pas, mais l'aspect plus naturel du phrasé dans la prose est une barrière de moins à franchir.

Dès lors, est-il pertinent pour un auteur vivant de confier la lecture de ses poèmes à un comédien, quand la critique majeure qui est faite à ce dernier pourrait se résumer ainsi : le comédien en fait trop... sa technique vocale vampirise le sens premier du texte, l'amoindrit... Sa lecture n'est qu'une interprétation, qui, même si elle est juste, ferme le sens ou le détourne car aucune interprétation n'est capable de rivaliser avec l'original. Ainsi énoncée, la cause semble entendue. Mais pour une comédienne qui prend plaisir à s'appropriier les mots des autres, à les partager avec le public, la virulence de cette critique ne peut laisser indifférente... Elle sera le point de départ idéal pour questionner ma propre expérience en la matière, aussi bien comme comédienne que comme auditrice.

Lors de mes lectures publiques, les retours obtenus le plus souvent touchent à la qualité sonore de ma voix. S'agit-il du timbre simplement ? Le timbre d'une voix peut-il à lui seul ouvrir le sens, les sens ? Peut-on alors parler de présence vocale ? Car la voix ne peut-être dissociée du corps qui l'habite. Et le travail vocal est un élément essentiel dans l'apprentissage du comédien : placement de la voix, travail sur la respiration, articulation, phrasé... De plus, il est communément reconnu qu'une bonne prononciation est le chemin idéal pour retrouver le rythme de la phrase ou du vers...

Mais une « belle » voix ne suffit pas, évidemment ! Et cette présence vocale du comédien est difficilement opposable à la présence physique de l'auteur qui, lui, amène devant le pupitre la cohérence absolue entre ce qu'il est et ce qu'il dit, ceci même si sa voix est mal assurée. Le public aime aussi sentir cette fragilité, l'homme sans artifice qui vient à sa rencontre, se débrouillant avec les moyens du bord : *Ecce homo !* La relation de l'auteur avec le public semble plus véritable et plus profonde. Et je n'ai rien à dire à propos de cette évidence : un point pour l'auteur !

Il est possible de dire malgré tout, je crois sans choquer personne, que certains auteurs lisent mieux que d'autres leurs textes, et que par ailleurs, certains se prêtent à l'exercice avec art quand d'autres y vont à reculons : la poésie touche souvent à l'intime, et il est facile d'imaginer qu'il soit plus naturel à un auteur de coucher sur le papier certaines pensées mais qu'il éprouve quelques difficultés à devoir les énoncer devant un public. Et puis rien n'empêche d'être un très bon poète et un mauvais orateur ! Or écouter une lecture de poésie n'est pas toujours chose aisée, et là je fais appel à mes souvenirs d'auditrice. La poésie étant plus aventureuse dans la syntaxe, le détournement des mots, des sens, que ne l'est la prose, elle requiert une écoute plus tendue, concentrée, pour ne pas en perdre le fil, et le poète qui lit son propre travail a ici une grande part de responsabilité dans le maintien de l'attention qu'il veut susciter. Dans ce domaine, le comédien, dont on peut dire que c'est le métier de savoir soutenir l'attention d'un public, peut être parfois d'un grand secours.

Hors la voix, et la qualité de présence qu'elle amène, reste à évoquer la question sans doute la plus importante qui est celle de l'interprétation d'un poème, cette part de liberté inévitable prise par le comédien énonçant une parole qui n'est pas la sienne : comment faire pour que notre interprétation soit la plus proche possible de la voix de l'auteur, comment retrouver le rythme du poème, sa musicalité ? Car nous avons tous finalement notre propre rythme d'énonciation. La versification classique imposait une forme de rythme au poème, de par l'égalité du nombre de pieds, les rimes... aussi bien pour l'auteur que pour le lecteur. En passant au vers libre, le rythme se libère également – et peut-être se rapproche-t-il du rythme « naturel » de l'auteur. Est-ce une des raisons pour lesquelles il est plus difficile à un autre lecteur de s'en approcher ? Ceci valide en tout cas la tendance actuelle à favoriser les lectures publiques par les auteurs eux-mêmes, sans y voir la malice de dégrever les budgets alloués aux rencontres littéraires, un comédien étant de fait toujours plus onéreux qu'un auteur... Mais revenons au sens et au rythme d'un texte, d'un poème... Ne pourrions-nous pas envisager qu'ils puissent échapper à leur auteur ? Le texte, une fois publié, appartient au livre et à ceux qui le prennent entre leurs mains, qui l'ouvrent, le lisent et en réinventent la matière première. Chacun y trouve de quoi alimenter son esprit et sa sensibilité, fait le voyage qu'il veut, c'est une cause entendue et personne n'y trouve à redire. Pourquoi en serait-il autrement pour l'oralité de ce même texte ? Il n'est pas rare d'entendre un auteur s'étonner, après lecture par un autre que lui d'un de ses textes, d'avoir entendu de nouvelles résonances à ses mots, non perçus lors de la phase d'écriture, ni lus plus tard dans le livre. Aussi, l'interprétation par un autre que lui-même, peut permettre à un auteur de parcourir des recoins inexplorés de son intérieur... et de considérer son œuvre, non plus simplement comme un prolongement de lui-même mais, par cette mise à distance, comme un objet devenu autonome qu'il peut contempler d'un œil extérieur, voire critiquer.

Le dernier point que je voudrais aborder concerne le principe même de la lecture publique à haute voix, qu'elle soit réalisée par l'auteur ou par un comédien. Pour

certains auteurs – comme pour certains auditeurs avertis, que l'idée même d'une lecture publique fait fuir vers d'autres horizons – le poème fait partie de l'écrit, doit être lu avant tout, et donc pourrait se passer de sa mise en bouche. Or j'ai la conviction que si lire pour soi nous concentre, permet de faire le vide, d'entrer en profondeur dans la chair du poème, en écouter la lecture, lors d'une manifestation publique, nous ouvre d'autres perceptions, celle bien sûr de la sonorité des mots, élément important de sa construction, mais également celle du partage des émotions qui s'y côtoient : l'instauration d'un espace scénique et la présence d'un public densifient l'impact du poème. Quelque chose que nous ne maîtrisons pas nous est donné, parfois même nous pénètre ... Faut-il pour autant négliger l'une ou l'autre de ces deux expériences ? Y en aurait-il une plus essentielle que l'autre ? Est-il préférable de lire un poème avant de l'écouter, lu par l'auteur ou un comédien, ou bien l'inverse ?

Dans cette période bien difficile pour les poètes comme pour leurs éditeurs, le livre va mal, ce n'est un secret pour personne, les institutions facilitent les rencontres des auteurs avec le public, gageant que la vente des livres en sera facilitée. En ce qui concerne la poésie, ce n'est pas gagné ! Certains éditeurs en arrivent à se demander si leurs lectures ne vont pas à l'encontre du but recherché : des personnes se déplacent, écoutent la lecture, trois petits tours et puis s'en vont, sans même regarder la table où les livres des auteurs ont été bien rangés pour l'occasion. La lecture leur a suffi... Le livre leur coûte-t-il trop cher ou ne l'on t-il pas assez aimé ? Pourtant nous avons tous fait l'expérience de l'étonnante différence émotionnelle ressentie entre lire et entendre un texte. Comme s'il nous fallait vivre ces deux étapes pour saisir au plus près ce que ce texte-là veut nous dire. Alors comment convaincre le public qui a aimé la lecture de ne pas oublier d'emporter avec lui le réceptacle de ces émotions nouvelles, car s'y trouvent également d'autres émotions à venir ? Et sur ce point, je crois qu'auteur ou comédien sont logés à la même enseigne, le comédien, s'il est connu, rassemblera plus de monde autour de sa lecture, mais ne permettra pas de vendre plus de livres... Faut-il pour autant condamner les lectures à haute voix ? La poésie, elle, ne saurait s'en passer... ni les comédiens : Jacques Bonnaffé saura vous en convaincre. En ce qui concerne les auteurs ? Je leur laisse la parole !

Anne Segal est comédienne. Depuis plusieurs années, se consacre en grande partie à la lecture des poètes dont l'univers lui est particulièrement proche (par exemple, spectacle sur Bernard Vargaftig à la Maison de la Poésie, Paris).